

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 296. —SAMEDI, 4 JANVIER 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU
Photographie Livernois. —Photo-gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pourquoi je n'écris plus, par Hermance.—Sur les ruines, par Paul Durand.—Poésie : L'hiver, par Emmanuel.—Biographie de son Eminence le Cardinal Taschereau.—Nos gravures : Les présents du jour de l'An, par Jules St-Elm; Portrait du jeune Lord.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de Son Eminence le Cardinal Taschereau.—Les présents du jour de l'An.—Portrait du jeune Lord.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Lesoixante-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE, aura lieu SAMEDI, le 4 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * * Voici la quinzaine d'empiffrage à peu près terminée, et c'est pendant cette période—dangereuse pour la santé—que les deux races dominantes qui habitent le Canada se montrent sous des aspects aussi différents qu'instructifs.

Les Canadiens-Français, dont les ancêtres ont vu le jour sous les pommiers en fleurs de la Normandie ou sous les treilles dorées de la Saintonge, ont conservé les traditions de la vieille Gaule; ils aiment bien manger, bien rire et bien boire, un peu tous les jours.

Les fils des îles britanniques, graves, raides, compassés, posent à la tempérance pendant onze mois et demi de l'année et boivent pendant quinze jours.

Mais ce qu'ils absorbent d'alcool pendant deux semaines est tellement considérable, que le reste de l'année suffit à peine à réduire la liqueur que les chimistes représentent sous la formule C₄, H₆, O₂, et qu'ils ont avalé en si peu de temps.

* * * Il y a une quinzaine d'années, un peu plus peut-être, existait, rue des Fortifications, à Montréal, à l'endroit même où se trouvent actuellement les ateliers d'imprimerie de l'Etendard, un restau-

rant, moitié brasserie, moitié café, où l'on mangeait d'excellente choucroute et où l'on buvait du *lager beer* de premier ordre.

Cette maison, très bien tenue, par Bruckert, était le rendez-vous des bons Français, de nombre d'avocats et d'étudiants en droit ou de médecine.

On y parlait beaucoup de la France, des événements de la dernière guerre et surtout de l'Alsace, car Bruckert était de Mulhouse et ne laissait jamais échapper une occasion de dire son opinion sur les jours de malheur qui avait germanisé sa ville natale.

Les clients changeaient peu; parfois, de loin en loin une figure nouvelle, un ami amené par un des habitués de la maison; on n'y voyait presque jamais d'anglais.

Ce milieu ne leur convenait guère, du reste; on y parlait plus que l'on y buvait; on jouait aux cartes quelquefois, mais si petit jeu, qu'on ne pouvait se ruiner ou faire fortune, et puis, on n'entendait parler que français ou patois d'Alsace.

Cela ne faisait pas leur affaire et on se passait parfaitement d'eux.

* * * Une année,—je ne puis préciser laquelle; tout cela est déjà si loin de nous—vers le trois ou le quatre janvier, Bruckert nous dit en nous désignant un client assis seul à une table :

—Vous voyez ce monsieur à la barbe jaune et au nez rouge ?

—Oui, il a une tête assez curieuse; un Allemand ?

—Non, un Anglais, bon client. Il vient ici depuis le jour de l'an. Il en est à sa deuxième cuvée. Il se grise deux fois par jour. Un bien bon client...

—Comment cela, deux fois par jour ?

—Oui, il arrive le matin, de très bonne heure, demande un verre de cognac, puis un second, une demi-heure plus tard, et ainsi de suite jusqu'à onze heures, sans dire un mot, ne cherchant dispute à personne, mais sirotant toujours son verre. A onze heures il s'en va, où ? je n'en sais rien. Dormir, peut-être. A cinq heures, il revient, reprend la même chose, à la même table et fait signe au garçon en disant : "Cognac"; et les verres se succèdent jusqu'à minuit. Je ne l'ai jamais vu rire. Un bon client....

* * * On s'habitua à sa tête, et à le voir tous les soirs assis à la même place, l'œil perdu dans le vague, sifflant de temps en temps un air monotone, et buvant toujours avec la même régularité. Jamais on ne le voyait ivre, c'est-à-dire complètement ivre, et quand il avait avalé sa douzaine de grands verres d'alcool, il se levait, marchait droit au comptoir et payait sans déserrer les dents.

Bruckert, cependant, le regardait parfois avec inquiétude et murmurait :

—Il boit comme un allemand, mais du train dont il y va, j'ai peur qu'il ne puisse y résister....

Il est de fait que jamais nous n'avions vu tant absorber d'alcool et, pour nous qui étions relativement très sobres, ce client devenait un phénomène.

Un bien bon client, comme disait Bruckert.

Le quinze janvier, à minuit moins cinq, il se présenta au comptoir comme d'habitude, paya et tendit la main au patron en disant : *good bye* !

Bruckert lui répondit : "bonne nuit, à demain", mais cette infraction aux coutumes silencieuses de son client le rendit rêveur....

Pourquoi : *good bye* ?

Le lendemain, on ne le revit pas, et les jours et les mois s'écoulèrent sans que l'on entendit parler de l'anglais, si grand buveur de cognac.

On supposa qu'il était mort d'une congestion, parti, noyé, pendu peut-être, et on n'y pensa plus.

* * * L'année suivante,—cette fois, c'était le deux janvier,—Bruckert, en me voyant entrer, vint aussitôt à moi, excité, nerveux, mais l'air très gai :

—Eh bien ! il est revenu, le voilà à la même table.

—Qui ?

—L'homme jaune, le *brandy nose*, mon client de l'année dernière, qui buvait tant de cognac.

Je regardai. C'était bien le même, aussi rouge, aussi seul, aussi silencieux, le regard accroché à la même fleur de la tapisserie, les lèvres en rond, laissant passer le même air triste qu'il sifflait l'an-

née d'avant. Il avait son verre vide à côté de lui.

C'était bien lui. Il n'avait donc pas été pendu, il n'était ni mort, ni noyé, puisqu'il buvait toujours le même nombre de verres, douze le matin, quatorze le soir, et s'il avait suivi le même régime—la température des vingt-six verres—il n'y paraissait pas et semblait très bien portant.

Un de mes amis, qui avait la prétention d'être fort en ethnologie, en profita aussitôt pour me faire un petit discours.

—Quels hommes que ces Anglo saxons ! quelle race ! voyez ces pectoraux, cette charpente, cette ossature, ces membres vigoureux ! Comme c'est bâti et comme je comprends que ce gaillard ait pu avaler *neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix verres* de cognac pendant son année ! Allez donc en faire autant, vous autres, de race latine !....

Je pris mon crayon pour vérifier le calcul. C'était bien 9,490 verres qu'il avait avalés depuis l'année dernière, car il était évident pour nous qu'il n'avait dû rien changer à ses habitudes. Il avait pu quitter un assommoir pour un autre, mais quand à ne plus boire, c'était impossible.

* * * Les jours suivants se passèrent de la même manière. Il était toujours le premier arrivé, il partait le dernier.

Le quinze janvier, à minuit moins cinq, il se leva, alla au comptoir, paya, tendit la main à Bruckert, lui dit : *Good bye*, et partit.

Le lendemain, on ne le revit plus, ni les jours, ni les mois suivants.

Décidément, cet homme là devenait inquiétant. Où allait-il, que devenait-il pendant le reste de l'année ? Au pénitencier ? en prison ? où ?

Nous l'apprîmes le jour de l'an suivant, par suite d'une erreur qu'il commit dans la matinée.

Il devait être certainement dans un état d'exaltation extrême, car il demanda treize verres, au grand ébahissement de Bruckert, qui ne comprenait rien à pareil dérangement d'habitudes.

C'est ce troisième verre qui délia la langue de l'anglo-saxo.

Le garçon, qui parlait un peu anglais, lui dit après lui avoir vu absorber la dernière goutte :

—C'est votre treizième verre, monsieur.

—Treizième ! vous dites, treizième ! ! treize verres, c'est étrange. Jamais je ne me serais cru capable de commettre pareille erreur. Dites-moi, garçon, vous comprenez l'anglais, voulez-vous répéter à votre patron ce que je vais vous dire.

—Oui, monsieur, parlez lentement s'il vous plaît, pour que je comprenne bien.

—Lentement, oui, mon garçon. Je m'appelle John Smith, mon garçon, un nom qui n'est peut être pas très rare mais toujours bien porté. Je suis Anglais, pur sang, mon garçon, je lève deux cents livres à bout de bras. Je suis un homme d'ordre, jamais je ne change mes habitudes, jamais, comprenez-vous, mon garçon. Je suis employé dans une maison de commerce qui connaît mes habitudes; célibataire, je ne me marierai jamais. Je travaille toute l'année depuis le 16 janvier au matin jusqu'au 31 décembre, à six heures du soir, sauf les dimanches et le jour de la fête de la Reine, Notre Gracieuse Souveraine, Impératrice des Indes, et je ne bois que de l'eau et du thé pendant tout ce temps là. Du 1er au 15 janvier à minuit, je bois vingt-six verres de cognac—vous autres, Français, vous n'avez que cela de bon—je viens de faire une erreur, *errare humanum*. Va, mon garçon, va dire cela à ton patron.

Le garçon traduisit l'étrange harangue.

Eh bien, ce brave homme disait la vérité, tous les actes de sa vie étaient admirablement réglés d'avance, il se grisait trente fois par an, pas une de plus, pas une de moins, et cela lui coûtait *trente-neuf pinatres*. Il buvait 390 verres en quinze jours et non pas 9,490 par an, comme nous le supposions. Et le 16 janvier, il allait à son bureau, frais comme une rose, triste comme toujours, et travaillait dur et ferme jusqu'à la fin de l'année.

Il y avait cinq ans qu'il venait chez Bruckert, quand un beau jour, la maison disparut. Lui aussi, mais si vous cherchez bien, vous le trouverez dans quelque restaurant de Montréal, buvant du cognac, comme toujours.

Après le 16 de ce mois, par exemple, inutile de le chercher, il sera à son bureau.

Comme c'est beau, la vie régulière comprise de cette manière là !

Leon Tichou

POURQUOI JE N'ECRIS PLUS...

A MADAME ADÉLIA CXXX

Parce que je n'ai plus de loisirs...

C'est là, je crois, la réponse que je vous ai faite, un jour. Pardonnez-moi, madame, je vous ai menti.

Quand j'ai voulu prendre la plume pour dire un mot au souvenir de l'amie que la mort vient de nous enlever, j'ai trouvé éparées, partout dans ma bibliothèque, vingt pages commencées.

Pourquoi je n'écris plus?—Est ce que je le pourrais vraiment dire?

Est ce que je sais vraiment pourquoi pendant de longs mois, toujours j'ai jeté loin de moi la plume quand dix minutes elle avait couru sous l'inspiration de ma pensée? Pourquoi, un soir, lasse, triste, je l'ai brisée?

Et pourtant, pauvre et chétif objet de mon âme, ô ma plume, tu es bien mon seul trésor, ma meilleure amie! Si tu m'as quelque fois apporté les douleurs et la souffrance, c'est bien toi aussi qui m'as donné le bonheur quand je l'ai un instant tenu;—le bonheur! ces grandes joies d'ici-bas qui fondent entre les doigts comme la neige du chemin....

Pourquoi je n'écris plus?—Je me le demande encore en repassant dans ma mémoire tout ce que vous m'avez dit. Et vous avez raison, madame, toujours j'ai eu un chant pour fêter l'automne: pleurs ou allégresse, toujours en moi il a su éveiller quelque écho.

C'est que cette saison est mienne, et j'aime sa grande voix à travers la nature qui défait sa toilette et laisse tomber son éclatant décor pour revêtir un caractère sombre, d'un quelque chose d'ineffablement doux qui s'empare de l'être. J'aime cette saison entre toutes, et cette année plus que jamais j'ai senti sa tristesse suave se mêler à mon âme.

Quand le devoir accompli, le cœur trop pesant, trop lourd pour se trouver seul avec lui-même, j'allais par les rues les plus désertes, sans but, sans chemin, je marchais; je marchais visage au vent, laissant la pauvre feuille déchirée venir battre et rafraîchir mon front, m'envelopper de sa dernière caresse en même temps que de son dernier parfum, je marchais jusqu'à l'épuisement, m'arrêtant quelque-fois sur le bord du chemin pour penser, rêver et prier....

Il s'élevait alors au dedans de mon âme un concert de pensées si intimes, un mélange de regrets si doux et si cuisants à la fois que quelques mots que j'aie pu dire, le meilleur et le plus vrai serait resté au fond de moi-même, inexprimé, inexprimable.

* *

Ma chère amie, la vie n'est pas la même pour tous. Pour vous, c'est une fête, et la coupe que l'on tient à vos lèvres semble vouloir vous verser jusqu'à sa dernière goutte le nectar et l'ivresse. Pour d'autres, elle est rude, méchante, cruelle, avare, cette vie: c'est un combat mesquin, une bataille sans fin où nous ne portons jamais les derniers coups.

Et voulez-vous l'apprendre? Regardez autour de vous. Que sont, pour le plus grand nombre des mortels, ces douzaines de mois qui s'enchaînent les unes aux autres?—que sont ces années qui tombent sans rien changer à l'inconstance, à la face hypocrite du monde, à son mouvement, à ses faux airs?

A l'instant où le temps retourne son sablier, qu'il met sur le front une ride, dans les cheveux un fil d'argent, je retourne aussi les pages qui se sont remplies au grand livre de ma vie.

Oh! je ne suis pas de ceux qui mettent des bourrelets à leur porte. J'aime à sentir les rafales du vent! Croiriez-vous que j'en éprouve des frissons et des terreurs? Non; elles donnent de trop grandes leçons à ceux que le destin malmène.

Je trouve moi, dans mon esprit, dans mon cœur dans mon âme, après ces moments de prostration extrême où je prends ma tête entre mes mains, où je la presse fortement, que j'en secoue tous les souvenirs, que je les vois, comme pour aiguillonner mon amertume ou mon extase, se faire tenace, comme pour m'arrêter devant un visage, un nom, un incident, un rien, s'obstiner à passer et à demeurer sous mon regard,—je trouve après ces moments assez de courage pour pousser de l'avant, pour répéter avec calme: Allons! l'an nouveau apparaîtra, allons!

Et quoi qu'on dise, j'aime ce vertige du temps qui nous emporte. A certaines heures même, je ressens un peu de sa fièvre, un peu de son délire. Ce sentiment chez moi a soulevé ici, il y a quelques années, une légère polémique: elle ne m'a rien laissé, sinon un désir plus impatient de jouer des coudes et d'avancer toujours.

Si le vieil an a eu pour nous des jouissances qui nous ont griés, des tempêtes qui nous ont battus et affaiblis, an nouveau, qu'apportes tu?

Ce n'est pas que j'attende de toi des bonheurs, mais les années qui viennent sont plus intéressantes que celles qui tombent, quelque extraordinaires en besogne qu'elles aient pu être:—l'inconnu! l'inconnu! voilà ce qui agite et fait courir les pauvres humains.

St Maurice

SUR LES RUINES

I

C'est par une belle nuit du mois d'août; des ombres épaisses s'étendent sur les champs spacieux et les forêts silencieuses; tout est calme dans la nature.

Les étoiles brillent d'un vif éclat, et semblent, à cause de leur grand nombre, se confondre et former ainsi un vaste manteau tout brillant d'or. La reine des nuits monte lentement dans la sombre immensité des cieux; parfois on la voit au-dessus de quelques légers nuages, parsemés çà et là sur le fond du firmament, ceux-ci ressemblent alors à de hautes montagnes couronnées de neige.

Une petite rivière fait entendre son doux murmure, et un vent léger fait rider sa surface unie, et y décompose ainsi en mille paillettes d'argent la lumière blafarde de la lune.

Les zéphirs gémissent entre l'épais feuillage, d'un bosquet dont les arbres touffus penchent tristement leur ramure vers l'onde limpide.

Non loin de là, près des eaux qui viennent expirer avec murmure sur le rivage, gisent dans une douce pénombre des débris déjà couverts d'un lierre abondant.

Rien ne parle plus à l'âme que des ruines; elles possèdent un je ne sais quel mystérieux langage du passé qui bouleverse tout notre être, et nous dit que tout ici-bas doit finir.

II

Un homme, fatigué des agitations du monde, s'avance dans cette douce solitude et s'assied près de ces ruines. Longtemps, il les regarde; bientôt des pleurs sillonnent ses joues creusées par la maladie et le chagrin. Soudain, d'une voix distincte, il dit ces nobles paroles: "O souvenirs de mon enfance, venez réjouir mon âme! Venez, car je veux pleurer dans le calme de cette nuit enchantée sur les écarts de ma vie."

"De ces décombres argentés par les doux rayons de la lune, s'élève le pur parfum de mes années d'enfance, années où je connus le bonheur près d'une mère qui inculpa en moi les principes d'honneur et de religion, qu'une vie agitée a malheureusement fait disparaître. J'aimais, dans ces heureux temps, à m'amuser près de l'onde murmu-

rante, et de ce bois ombrageux. Parfois, lorsque le soir commençait à cacher les cieux de son sombre manteau, et que le soleil jetait ses dernières étincelles, j'écoutais les sons purs et argentins de la cloche du monastère, annonçant aux gens de la campagne qu'il fallait prier.

"Oh! que j'étais heureux alors! Hélas, maudit soit le jour où je perdis ma bonne mère; elle était là, veillant à ma conduite, me répétant à chaque instant du jour les bontés de Dieu envers ses créatures, et j'étais pieux, j'aimais le Dieu de ma mère! De mauvais amis me perdirent; aujourd'hui, grâces, j'en suis sûr, à celle qui prie pour moi dans le ciel, je reviens, courbé sous la honte de mes fautes, pleurer sur les lieux témoins de mon enfance.

"Oui, ruines chéries, soyez maintenant témoins de mes chagrins".

III

Cependant, notre voyageur ne tarda pas à être plongé dans un doux sommeil.

A son réveil, l'aurore jette ses premières lueurs; les étoiles s'enfuient à l'approche du jour et l'astre des nuits pâlit. Les ombres se mêlent avec le jour, mais celles là finirent par disparaître peu à peu. L'Orient se revêt des plus riches couleurs; tout enfin annonce le réveil grandiose de la nature.

L'étranger, avant de quitter peut-être pour toujours ce rivage enchanteur et ces ruines éloquentes, redit ces paroles: "Adieu vestiges chéris, adieu!" Et les échos de ce lieu répétèrent tristement: "Adieu".

Des larmes nombreuses coulent sur les joues du malheureux. Il part avec une force nouvelle, et un courage à toute épreuve.

O vous qui souffrez, vous qui pleurez, songez que la vie de l'homme se résume en ces trois mots: "naître, souffrir et mourir".

Paul Durand

Décembre 1889.



L'HIVER

L'hiver vient d'arriver avec son froid cortège
De vivre étincelant, de neige et de frimas,
Et les petits oiseaux, que le bon Dieu protège,
Ont quitté nos bosquets pour de plus chauds climats.

Les grands arbres sont nus. Plus de fleur matinale
Dans les prés parfumés où tout nous souriait,
La neige déroulant sa robe virginale
Cache à nos yeux troubles tout ce qui nous charmaît.

Le chêne au front altier a perdu son feuillage.
Le peuplier revêt de neige ses rameaux,
Et l'amant ne va plus sous un épais ombrage
Converser, et souvent dormir près des ormeaux.

L'herbe tendre des prés, le gazon, la verdure.
Les bouquets embaumés de nos jardins en fleurs
Ont soudain disparu de toute la nature,
Et ce départ toujours nous fait verser des pleurs.

L'aquilon furieux souffle avec violence,
Le doux vent du zéphyr et la brise du soir
Ne se font plus sentir. Partout le froid intense
Du pauvre malheureux double le désespoir.

Au foyer, point de flamme, et point de nourriture,
Les pavés sont glacés: pourtant, sans vêtements
Le pauvre homme transi, pendant la nuit obscure,
Les yeux baignés de pleurs, cherche des aliments.

Puis voyez cet enfant, au milieu de ses larmes,
Montrant ses pieds glacés, demandant quelques sous
"Du pain, des vêtements, calmeront mes alarmes,
Donnez, donnez, donnez, je suis à vos genoux."

L'Hiver, le froid hiver avec sa blanche neige
Est rempli de chagrins, de peines, de douleurs.
Aussi pour l'écolier de notre beau collège,
Il chasse les plaisirs, amène les malheurs.

C'est la saison pourtant, où la chaste Marie
A la terre enfantu son divin Créa cur:
Où Jésus se fit homme. O sa sance chérie,
Je t'aime et pour toujours suis ton adorateur.

Montreal, décembre 1889.

EMMANUEL.



LES PRESENTS DU NOUVEL AN — Voir page 286



SON ÉMINENCE LE CARDINAL E.-A. TASCHEREAU

1e. LES ANCÊTES.—Le chef de la famille Taschereau, au Canada, a été Thomas-Jacques, originaire de la Touraine, fils de Christophe Taschereau, conseiller du roi, directeur des monnaies, et trésorier de la ville de Tours.

Ce fut vers le commencement du dix-huitième siècle que Thomas-Jacques vint au Canada. Il fut nommé trésorier de la marine, et, en 1736, il obtint la concession d'une seigneurie sur les bords de la rivière Chaudière. En 1728, il épousa, à Québec, Marie Fleury-d'Eschambault, dont la mère, Claire Joliet, était fille du découvreur du Mississipi. A sa mort, arrivée en 1749, il laissait huit enfants, qui, à l'exception de Gabriel-Elzéar, moururent sans postérité ou retournèrent en France.

Gabriel-Elzéar, seigneur de Sainte-Marie, Linière, Joliet, etc., a été, par sa pénétration et son intelligence, l'un des hommes les plus remarquables de son époque. Il épousa, en premières noces, Marie-Louise-Elizabeth Bazin ; de ce mariage naquirent quatre enfants, dont le plus jeune fut l'honorable juge Jean-Thomas Taschereau, mort du choléra en 1832.

Ce dernier épousa Marie Panet, fille de l'honorable Jean-Antoine Panet, premier président de la Chambre d'Assemblée du Canada.

Son Eminence le cardinal Taschereau est né de ce mariage.

Le premier Panet venu au Canada fut Claude, natif de Paris, notaire royal à Québec en 1747. Il était fils de Nicholas Panet, caissier de la marine à Paris.

De Claude Panet et de Louise Barolet naquirent plusieurs enfants, parmi lesquels sont : Bernard Claude, le successeur de Mgr Plessis sur le siège archiépiscopal de Québec ; Jacques, dont le souvenir est encore vivace dans la paroisse de l'Islet, où il fut si longtemps curé ; et Jean-Antoine, qui épousa Louise-Philippe Badelard, de laquelle il eut vingt enfants, morts la plupart en bas-âge. Les survivants furent Bernard-Antoine, coroner ; Philippe, juge, dont les vertus et la science, ont jeté un si grand lustre sur la magistrature ; Louis, notaire et sénateur ; Charles, avocat ; et Marie, qui épousa l'honorable Jean-Thomas Taschereau, et fut la mère de Son Eminence Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau.

2e. ELZÉAR-ALEXANDRE TASCHEREAU.—Le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau est né à Sainte-Marie de la Beauce, au manoir seigneurial, le 17 février 1820 ; il fut baptisé le même jour par le vénérable Antoine Villade, prêtre français, aussi originaire de Touraine, et qui vint au Canada après avoir failli être victime de la fureur révolutionnaire, en 1793. Le 1er octobre 1828, à l'âge de huit ans et demi, il commença ses études au Séminaire de Québec. En dépit d'un âge qui, pendant toute la durée de ses études, fut toujours beaucoup au-dessous de celui de ses confrères de classe, les *palmarès* attestent les succès brillants et les nombreuses couronnes remportées dans son cours classique. Ses compagnons de classe se plaisent à reconnaître les belles qualités qui se manifestèrent dès lors en lui, et qui depuis n'ont fait que s'accroître et se développer : amour du travail, piété solide, respect pour la règle et pour l'autorité, aimable gaieté dans les récréations, modestie profonde, douceur et charité envers les égaux.

En 1836, ayant à peine ses seize ans accomplis, le jeune Taschereau terminait ses études, et, le printemps de la même année, il partait pour l'Europe avec le révérend M. Holmes du Séminaire de Québec ; ce fut en la compagnie de ce savant mentor qu'il eut l'avantage de visiter les principales contrées de l'ancien continent.

Il demeura assez longtemps à Rome, où, le 20 mai 1837, il fut tonsuré de la main de Mgr Piatti, archevêque de Trébisonde, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de la ville et du monde.

A la fin de septembre 1837, le jeune Taschereau revint à Québec, où il commença ses études théologiques, qui ne furent pas moins brillantes que ses études classiques, bien que, tout en étudiant la théologie, il professât successivement la Cinquième, la Troisième et la Rhétorique.

Le 10 septembre 1842, à l'âge de 22 ans et demi, il fut ordonné prêtre, à Sainte-Marie de la Beauce, par Mgr Turgeon, alors coadjuteur de Mgr Signai. Le Séminaire réclama aussitôt ses services, et lui confia l'enseignement si important de la philosophie. Il remplit cette charge difficile pendant douze ans. M. Taschereau avait tout ce qui fait l'excellent professeur : la méthode, l'autorité, la clarté, joints à la science.

Il se dévoua, en 1847, avec un grand nombre d'autres prêtres, pour secourir les malheureux émigrés irlandais atteints du typhus à la Grosse-Isle ; il y contracta la terrible fièvre, qui le conduisit aux portes du tombeau.

Durant l'année 1851-52, il fut directeur du Petit Séminaire, et, de 1849 à 1854, il remplit les fonctions de préfet des études.

M. Taschereau avait été agrégé au corps du Séminaire dès le 19 octobre 1842. Le 27 août 1849, il devenait membre du Conseil des Directeurs.

Il fut l'un des fondateurs de l'Université-Laval. Au mois d'août 1854, il s'embarquait pour l'Europe ; il allait passer deux ans à Rome, la cité-mère de la science sacrée, afin de se préparer, par l'étude du droit canonique, à occuper une chaire dans la faculté de Théologie de l'Université-Laval. M. Taschereau demeura au Séminaire français de Rome, qui était alors à la deuxième année de son existence ; et il suivit les cours de droit canonique récemment fondés par Pie IX dans le Séminaire romain de l'Apollinaire.

Après deux années d'études sérieuses, M. Taschereau obtint le 17 juillet 1856, le diplôme de Docteur en droit canonique, à la suite d'un long et brillant examen sur toutes les parties des Décretales. Les examinateurs furent les professeurs et docteurs de la faculté, parmi lesquels se trouvaient Mgr Capalti, aujourd'hui Cardinal, et le célèbre professeur Philippe de Angelis, qui a été le plus savant canoniste de son temps dans la ville éternelle.

Le même jour, il partit de Rome pour Québec, où il arriva le 10 août, et fut élu, par ses confrères du Conseil, directeur du Petit Séminaire. Il occupa cette charge jusqu'en 1859, et fut ensuite directeur du Grand Séminaire. Cette même année, 1859, il était nommé membre du Conseil de l'Instruction publique.

En 1860, M. Louis-Jacques Casault ayant rempli la charge de supérieur durant le terme fixé par les règles du Séminaire, il fallut lui donner un successeur. Le choix tomba sur M. Taschereau. On sait que le supérieur du Séminaire est, *ex-officio*, Recteur de l'Université-Laval. En 1862, dans les intérêts de l'Université, il accompagna Mgr Baillargeon à Rome. La mort inattendue et presque subite de M. Casault l'obligea de revenir aussitôt, sans lui permettre d'assister aux grandes solennités de la canonisation des martyrs du Japon.

Au mois de novembre 1862, Mgr Baillargeon, autant pour reconnaître les services de M. Taschereau que pour s'assurer le secours de ses lumières et de ses conseils, le nomma vicaire-général à la grande joie d'un nombreux clergé réuni dans le salon de l'Archevêché.

En novembre 1864, M. Taschereau reprenait pour la quatrième fois, le chemin de Rome, où l'appelaient encore les intérêts de l'Université-Laval. Les relations nombreuses qu'il eut alors avec les Cardinaux qui composaient la Congrégation de la Propagande, donnèrent occasion à ces princes de la cour romaine de reconnaître et d'apprécier ses grands talents et ses précieuses qualités.

En 1866 expirait la dernière des six années au-delà desquelles, d'après les constitutions du Séminaire de Québec, la même personne ne peut plus continuer à remplir la charge de supérieur. On confia de nouveau à M. Taschereau la direction du Grand Séminaire, qu'il exerça pendant trois années.

Tout en occupant les charges dont nous venons de parler, depuis 1856 jusqu'en 1869, M. Taschereau a presque toujours été dans l'enseignement théologique, professant soit le dogme, soit la morale, soit le droit canonique.

Réélu supérieur du Séminaire en 1869, il accompagna Mgr Baillargeon au Concile du Vatican, et fut son théologien. A Rome, les évêques de la province de Québec, dans leurs réunions préparatoires aux séances conciliaires, eurent souvent lieu d'admirer la science et la prudence de M. Taschereau.

De retour à Québec, il continua à remplir le poste de Supérieur du Séminaire et de Recteur de l'Université, jusqu'à la réception des bulles qui le créaient Archevêque de Québec, le 23 février 1871. Depuis la mort de Mgr Baillargeon, arrivée le 13 octobre 1870, il administra le diocèse de Québec conjointement avec M. le grand-vicaire Cazeau. Son sacre comme Archevêque de Québec eut lieu le 19 mars 1871, fête de Saint-Joseph, premier patron du Canada, et protecteur de l'Eglise universelle.

Grâce à son amour du travail, à l'esprit d'ordre et à la stricte économie du temps qui président à toutes les heures de sa vie, il a été donné à Mgr Taschereau de suffire à l'administration de son vaste diocèse, aussi bien qu'à tant d'œuvres et de travaux entrepris et soutenus depuis quinze ans.

Bien que l'archidiocèse de Québec soit loin d'avoir conservé l'immense étendue qu'il avait du temps de Mgr de Laval, il renferme cependant une population bien plus nombreuse, des villes florissantes, de nombreuses paroisses et missions et beaucoup d'institutions de tout genre. De là, pour l'Archevêque, un travail incessant, soit pour répondre aux demandes et aux consultations qui arrivent de tous côtés, soit pour soutenir ou stimuler le zèle des pasteurs secondaires, et développer la piété dans le cœur des fidèles ; soit pour prévenir ou arrêter la diffusion de doctrines condamnables ou simplement dangereuses ; soit aussi pour procéder à l'érection de nouvelles missions ou de nouvelles paroisses. De là, des mandements, des circulaires, des documents purement épiscopaux ou mixtes et des lettres. Mgr Taschereau n'a pas failli à cette lourde tâche. Ses mandements et ses circulaires, au nombre de plus de cent-cinquante, sont d'ailleurs des œuvres magistrales qui ont attiré l'attention et souvent l'admiration de tous les penseurs. En outre de ces écrits solennels, si l'on veut se faire une idée de l'immensité de la correspondance, toujours sur des sujets importants, qu'il suffise de savoir que les seules lettres enregistrées forment cinq volumes in-folio d'à peu près 900 pages chacun.

Dans un pays relativement nouveau, où la foi est encore si vivace, la colonisation est nécessairement à l'ordre du jour, mais elle ne saurait marcher sans le secours de la religion. Mgr Taschereau a toujours suivi d'un œil attentif et bienveillant ses progrès, en se faisant le patron des sociétés de colonisation et en fournissant aux nouvelles églises des missionnaires et des curés. Aussi a-t-il eu la consolation d'ériger canoniquement près de quarante paroisses. Et nous pourrions ajouter qu'un bon nombre de *concessions* ou de *cantons*, qui, à cause de leur situation ou de leur faible population ne pouvaient former des paroisses nouvelles, ont été annexés aux anciennes.

Les règles de l'Eglise prescrivent aux évêques la visite, aussi fréquente que possible, de leurs diocèses. L'histoire du Canada nous apprend avec quel soin religieux nos premiers pasteurs ont toujours rempli cette importante obligation. Aussi la visite épiscopale n'a pas cessé d'être l'acte le plus populaire des évêques.

Cette visite n'offre pas, sans doute, de nos jours, les difficultés qui en étaient autrefois inséparables. Néanmoins cette tournée annuelle de plusieurs mois, sans interruption, par tous les chemins et tous les temps, ne laisse pas d'être toujours pénible. Quoiqu'il en soit, depuis son intronisation sur le siège archiépiscopal, Mgr Taschereau a fait quatorze visites pastorales et quatre fois le tour du diocèse ; dans ces visites, il a confirmé environ cent mille fidèles.

On le sait, l'archidiocèse de Québec est riche en institutions d'éducation et de charité. Trois séminaires collèges, ou l'instruction secondaire est donnée à une foule d'enfants et de jeunes gens, sont une pépinière qui fournit sans cesse des élèves pour le sanctuaire et des candidats pour l'enseignement supérieur et pour les professions libérales. L'édifice est couronné par l'Université-Laval.

Mgr Taschereau a toujours porté un grand intérêt à ces institutions. Nous avons déjà dit ce qu'il a fait au Séminaire de Québec, où il a été successivement professeur, directeur et préfet des études, remplissant ces différentes charges avec une universelle compétence, et laissant partout des traces profondes de son passage intelligent. Outre une refonte complète des règlements du Petit et du Grand Séminaire, ainsi que des traités d'Architecture et d'Astronomie, on lui doit aussi une histoire inédite du Séminaire de Québec, qui lui a coûté beaucoup de recherches et de travail, très précieuses ressources pour les historiens futurs.

Cet intérêt, il n'a jamais cessé, après son élévation à l'épiscopat, de le témoigner à tous ses séminaires.

A Québec, il trouve, malgré ses occupations, le temps d'assister aux examens des élèves en théologie ; et c'est toujours avec un nouveau plaisir et avec une vive reconnaissance que les élèves le voient présider aux exercices publics du Petit Séminaire, en particulier aux séances de l'Académie St-Denis, qu'il a d'ailleurs lui-même fondée lorsqu'il était chargé de la préfecture des études.

A Sainte-Anne et à Lévis, des visites aussi fréquentes que possible le mettent à même de surveiller ces établissements si précieux et d'en encourager les progrès. Inutile de parler de la protection soutenue qu'il a toujours accordée à l'Université, par ses mandements et même par plusieurs voyages à Rome, dans les difficultés et les embarras que cette institution a rencontrés sur sa route.

Les communautés religieuses d'éducation et de charité ont été une des parts chéries de son héritage épiscopal.

Qu'il nous suffise de mentionner le zèle, le dévouement et la protection dont il a daigné entourer le berceau d'une institution qui lui est spécialement chère, le florissant hôpital du Sacré-Cœur de Jésus, qu'il a vu naître dans la pauvreté et se développer d'une manière étonnante sous la double influence de son action archiépiscopale et du dévouement religieux des dames religieuses et des zélées bienfaitrices de cette maison.

Les ordres religieux sont, dans l'esprit de l'Église, les auxiliaires presque nécessaires du clergé séculier. Nous avons déjà dans l'archidiocèse deux de ces précieuses communautés : les RR. PP. Jésuites et les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée. Sous le règne de Mgr Taschereau, l'archidiocèse s'est enrichi de la congrégation du Très Saint Rédempteur, qui occupe les deux résidences de Sainte-Anne-de-Beaupré, et de l'église Saint-Patrice de Québec. Ajoutons aussi l'introduction des Frères du Sacré-Cœur de Jésus, des Clercs de Saint-Viateur et des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Si Mgr Taschereau a vu, malgré les obstacles, le succès couronner ses vœux et ses entreprises, il le doit, non-seulement à sa capacité, mais sans aucun doute aussi à sa piété et à son amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. N'oublions pas qu'à peine monté sur le siège épiscopal, il généralisait, dans tout le diocèse, la belle et touchante institution des Quarante-Heures perpétuelles. Aussi Dieu a-t-il béni jusqu'ici le règne de son serviteur fidèle.

Son épiscopat a été marqué par la présence de deux délégués du Saint-Siège, Mgr Conroy et Mgr Smeulders, venus pour régler des difficultés pendantes. Dans les deux circonstances, Mgr Taschereau a vu ses idées recevoir la plus haute approbation de la cour romaine.

C'est sous son règne aussi qu'a eu lieu le fameux deuxième centenaire de l'érection du siège épiscopal de Québec. On se rappelle les splendeurs de ces fêtes qui avaient amené de tous les points de l'Amérique du Nord tant d'évêques, aussi étonnés qu'heureux de constater l'existence d'un pays si franchement religieux.

Enfin, Mgr Taschereau a été l'un des plus zélés préconisateurs de l'enseignement de St-Thomas, dont il encouragea l'application au Séminaire de Québec, même avant la lettre pontificale en faveur de la méthode du Docteur Angélique.

Avouons-le, si le Canada pouvait avoir quelque prétention à l'insigne honneur que lui a fait le Souverain Pontife, les circonstances étaient singulièrement favorables, puisque le siège métropolitain de Québec était occupé par un homme dont la vaste intelligence, la science profonde et la

vertu solide offraient au choix du Saint-Père un sujet tout-à-fait digne de revêtir la pourpre cardinalice, cette haute dignité n'étant que la récompense d'une vie pleine de mérite.

Aussi l'élévation de Mgr Taschereau au rang de Prince de l'Église, a suscité autour de son nom un concert d'approbation dont pas une note discordante n'est venue briser l'harmonie. La presse toute entière, protestante comme catholique, n'a eu qu'une voix pour applaudir au décret pontifical et faire l'éloge de Son Eminence le Cardinal Taschereau.

La biographie ci-dessus est empruntée au volume publié par M. l'abbé Thomas-E. Hamel, intitulé : *Le premier cardinal canadien*.



PRÉSENTS DU NOUVEL AN

C'est temps de fêtes et de cadeaux, à la campagne comme à la ville. Sur la grande route enfin recouverte de sa blancheur immaculée, il s'avance, le vieux Santa Claus, nouveau style, avec plein son traîneau de gaies surprises.

En a-t-il de ces petits amours, chaudement habillés ? Un, deux, trois, quatre, il lui en reste encore près d'une douzaine, ma foi ! Et pourtant, il a dû en semer déjà bon nombre depuis qu'il a commencé sa tournée, s'il a rencontré, comme c'est bien probable, plusieurs gentilles fillettes pour faire, comme celle-ci, accueil si sympathique à ses petits lutins !

Mais ils sont très volages, les malins ; peut-être bien souvent, aussitôt installés, reviennent-ils vers leur vieux guide dont la provision ne s'épuise pas. Prenez garde, douce enfant, celui que vous tenez ainsi affectueusement entre vos bras, qui sait s'il ne vient pas de s'arracher, l'infidèle, aux amoureuses étreintes de votre voisine, là-bas. Oh ! elle ne l'entend pas ainsi, la jolie brune de seize ans, et elle couvre de baisers et de caresses son charmant petit cadeau ! C'est que, vraiment, il est très bien, le coquet cupidon, sous sa couverture de laine et sa large ceinture : il a des airs d'un blond petit archange, beaux à croquer !

N'allez pas faire de jaloux, ma mie. Voyez-vous comme tous ses petits frères envient déjà son sort, pendant que le bonhomme sourit en le leur montrant, et que les deux bœufs du rustique attelage clignent de l'œil à l'arrière scène. Deux se sont déjà abattus dans la neige, faisant de vains efforts pour vous attaquer. Et ce cher petit qui vous empoigne de ses menottes emmitoufflées, avec un air tout suppliant ! Sur le coin du traîneau, il y en a un autre, assis, dont la figure grimace d'envie. Restent quatre petits rieurs qui brûlent du désir, eux aussi, de se voir élevés jusqu'aux hauteurs poétiques où voltige leur trop heureux émulé !

Quoi ? voilà que sur le seuil de la maison deux des plus indiscrets tentent l'assaut de la maman. Nenni, mes braves, elle a trois fois l'âge de son enfant, et l'on en sait trop sur votre compte lorsqu'on a vécu quarante-huit ans. Néanmoins, elle ne peut arrêter un sourire qui danse sous ses lunettes et elle ne se sent pas très à son aise pour repousser leurs tendres efforts. Elle réussira, cependant, car monsieur du coq et ses poules s'en mêlent pour leur faire la guerre, en même temps que le dinlon, de son côté, fait la roue, comme pour soutenir la cause des petits.

Une fois de plus, jeune fille, ma belle amie, soyez sur vos gardes. Ces petits tentateurs, sachez-le bien, ils ont encore leurs ailes et surtout des flèches plein leur carquois. C'est pour vous percer de traits et voler ensuite à d'autres victimes. Imittez le prudent exemple de votre mère. Elle s'obstine à ses caresses ; vous savez pourquoi et moi aussi !

" Ah jeune cœur, je vous devine,
" C'est la faute de vos seize ans ! "

JULES ST-ELME.

CONCOURS INTERNATIONAL DE STÉNOGRAPHIE

Le portrait ci-dessous est celui de l'élève de l'école Saint-Jacques, de Montréal, Alfred Lord, qui a remporté la médaille d'or de l'honorable Gédéon Ouimet, pour la vitesse, au concours international de sténographie, organisée par M. Joseph de LaRochelle, éditeur du *Sténographe Canadien*.



ALFRED LORD

Le jeune Lord est le fils de M. Alfred Lord, marchand, de la maison Lord & Frères, de cette ville. Il n'est âgé que de quatorze ans, et est entré à l'école Saint-Jacques en 1883. Il apprend la sténographie-Duployé depuis trois mois ; il n'avait que deux mois d'étude lors du concours, où il a eu une moyenne de trente-cinq mots à la minute.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

" Tout ce qu'on a pu faire a été de nous donner des réductions d'architecture. L'essentiel est, en somme, que le style soit rendu assez fidèlement pour que le public en retienne une notion juste. C'est ce qui arrive pour la construction khmère qu'on nous montre. Elle est loin assurément de nous faire l'impression profonde que nous aurions à la vue d'un temple à neuf tours pareilles à celle-ci, mais plus hautes, ou d'un monument à 49 tours comme celui de Bâion. Ces tours en forme de fuseaux, étagées avec toutes sortes de balcons en retraite les uns sur les autres et terminées en flèches, dominent magnifiquement un ensemble de galeries, de terrasses, d'enceintes remplies de sculptures, de colonnades, de saillies fantastiques. On y pénètre par des portes dont le dessus se relève en éventail étonnamment festonné et dentelé ; et l'on accède à ces monuments par de longues chaussées qui ont en guise de parapets des alignements de monstres ou de lions sculptés. La ville d'Angeor était ainsi précédée d'une avenue gardée de chaque côté par 56 statues de géants accroupis, portant dans leurs bras ou sur leurs genoux un long serpent de pierre.

Ce qu'on nous montre sur l'Esplanade des Invalides est une seule tour sur un seul corps de bâtiment précédé d'une chaussée sculpturale, mais très courte forcément, et qui ne peut donner l'idée de celles dont je viens de parler. Et néanmoins, l'on a très bien fait de nous donner cet échantillon d'architecture khmère, rares étant les personnes qui peuvent faire le voyage et peu valant mieux que rien. On a d'autant mieux fait que ce diminutif d'Angeor, imité avec soin, on dirait avec amour, par l'architecture, correspond parfaitement, par son caractère et son ornementation, aux descriptions données par les textes et les gravures.

Passons, et dirigeons nous vers les villages coloniaux. Jusqu'ici nous avons vu les colonies sous l'a-

gréable aspect de beaux édifices. Mais maintenant nous trouverons un contraste : quantité de huttes, de villages misérables, d'habitations dénuées d'art, mais non dénuées d'intérêt pour cela ; au contraire, l'intérêt devient plus poignant devant des réalités sincèrement avancées : ces simulacres de la demeure du sauvage et la demeure du créole, nous font pénétrer intimement dans l'existence dure des peuplades incultes ou dans l'existence courageuse du pionnier expatrié, dans ces combats pour la vie que les récits de voyages laissent confusément entrevoir ; de tels récits sont toujours émouvants, l'émotion est ravivée par ce qui les rappelle. Les campagnes de nos soldats dans le Sénégal, par exemple, ou dans Madagascar, le long enchaînement d'efforts qu'a faits notre pays pour rattacher à la France ces terres africaines, le mérite de nos explorateurs au Congo, les fièvres et les souffrances endurées, tout cela se représente à la pensée quand nous voyons de près un village malgache, un village sénégalais, un village pahouin.

Deux choses nous montrent le Sénégal à Paris : D'abord, ce que les indigènes appellent un *tata*, rempart de leurs villages avec des pans de murs et de mauvaises tours bien primitives, comme celui de Déba que le capitaine Pietri enleva d'assaut, en 1883, tandis qu'avec sa colonne il marchait vers le Niger. Le *tata* qui entourait Déba était l'un des plus forts du pays : ses murs disposés en quadrilatère avaient plus d'un mètre d'épaisseur. De plus, toutes les cases étaient elles-mêmes entourées des petits *tatas* reliés les uns aux autres par des flanquements à créneaux. A l'Exposition, les ouvrages défensifs paraissent moins terribles.

Nous arrivons ensuite à la tour de Saldé. C'est l'un de ces forts que le général Faidherbe échelonnait dans l'intérieur des terres, surtout le long du fleuve du Sénégal, qui nous sépare des Maures. La tour de Saldé fait face aux Maures Braknas et Danichs. Elle est près d'un endroit où le fleuve divisé en deux branches forme une île. Sa construction date de 1857, je crois. Elle protégeait contre les incursions nos traitants acheminés vers Bakel. Depuis lors, la ligne de ces blockhans s'est fort étendue au delà même de Médine ; nous en avons à Bafoulabé à Badoumbé, à Kita, qui servent à relier Saint-Louis à Bamako sur le Niger et qui garantissent le ravitaillement de nos colonnes. On nous montre avec fierté ce spécimen de la prévoyance et de l'activité de nos officiers, qui donnent là sous un soleil accablant et bien loin des regards de la patrie d'incessantes preuves d'héroïsme et de dévouement trop peu connues.

P. Gonnier



PROVINCE DE QUEBEC.

Avis au Public.

Vente publique de baux de terrains conférant des droits de pêche.

Jendi et Vendredi, les 9e et 10e jours de Janvier prochain (1890), à 10.30 a. m., dans l'une des salles du Département des Terres de la Couronne, à Québec, seront vendus à l'enchère, des baux de terrains non encore concédés, bordant les rivières à saumon et autres et bon nombre de lacs. Ces baux expireront le 31 décembre 1899.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Département des Terres de la Couronne, Québec.

On pourra se procurer gratuitement des listes de ces lacs et rivières en s'adressant au Département des Terres de la Couronne, à Québec.

GEO. DUHAMEL,

Commissaire des Terres de la Couronne.

Département des Terres de la Couronne.
Québec, 30 Octobre 1889

PROVINCE DE QUEBEC.

Département des Terres de la Couronne.

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 novembre 1889.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux articles 1334, 1335 et 1336 des Statutes Refondues de la Province de Québec, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans les salles de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, JEUDI, le 9 JANVIER prochain, à 10 h. 30 m. A. M., aux conditions insérées ci-après, savoir :

Agence de l'Ottawa Supérieur.

Numéro.	Locations de coupes de bois			Superficie.
	Localité.			Milles carrés.
N. No. 10,	2nd rang,	Bloc A.		25
S. 10,	2nd do	do do		25
N. 11,	2nd do	do do		25
S. 11,	2nd do	do do		25
N. 12,	2nd do	do do		25
S. 12,	2nd do	do do		25
N. 10,	3me do	do do		25
S. 10,	3me do	do do		25
N. 11,	3me do	do do		25
S. 11,	3me do	do do		25
N. 12,	3me do	do do		25
S. 12,	3me do	do do		25

Locations de coupes de bois.

No.	Localité.	Superficie.
		Milles carrés
572,	Rivière Ottawa,	34
573,	do	25
574,	do	31
575,	do	25
576,	do	25
577,	do	25
578,	do	25
579,	do	25
580,	do	25
581,	do	25
582,	do	17
583,	do	15
584,	do	32½
585,	do	25
586,	do	25
587,	do	25
588,	do	25
589,	do	25
590,	do	29
591,	do	24
592,	do	25
593,	do	25
594,	do	25
595,	do	32
596,	do	19
597,	do	31½
598,	do	25
599,	do	25
600,	do	25
601,	do	23
602,	do	14
603,	do	10
604,	do	17
605,	do	23
606,	do	22
607,	do	26
608,	do	11
609,	do	22
610,	do	17
611,	do	19
612,	do	19
613,	do	7
614,	do	

Superficie totale.... 1293

Agence du Lac St Jean.

No. 123,	Rivière Petite Péribonka,	50	
124,	do do do	50	
126,	do Péribonka,	42	
129,	do aux Iroquois,	15	
133,	do Quiatchouan Ouest,	12	
134,	do do do	7½	
135,	Arrière do do	16	
136,	do do do	20	
137,	Lac des Commissaires, S. E.,	30	
138,	Arr. Lac des Commissaires, S. E.,	20	
139,	Lac des Commissaires, S. O.,	24	
140,	Arr. Lac des Commissaires, S. O.,	20	
141,	Rivière Métetchouan,	20	
do est	141,	do do	17
No. 142,	do do do	25	
144,	do do do	20	
144,	do do do	20	
145,	Ouest du Lac Kamamintigongue,	36	
No. 150,	Canton DeQueen,	23	
155,	do Boileau,	13	
159,	Rivière Cyriac,	16½	
160,	do do	26	
161,	do do	36½	
162,	do do	37½	
163,	do Pika,	51	
164,	do do	26½	
165,	do do	23½	
166,	Rivière Mistassibi Ouest,	10	
167,	do do Est,	10	

Superficie totale.... 720½

Agence du Saint-Maurice.

Localité.	Superficie
	Milles carrés
No. 7, E. Rivière Batiscan,	24

Agence de Rimouski.

Location, No. 1,	canton Neigette,	22½
do No. 2,	do do	8½
do No. 2,	canton Macpès,	12½
do Rivière Causapsoul, Nord,		10
do do Sud,		10
do No. 2, Rivière Humqui		6
do No. 3, do Nentayé,		20

Total.... 86½

Agence du Saguenay.

Location, Tadoussac, Est,		5
do Rivière Manitou, No. 1, Est		30
do do No. 2, "		30
do do No. 3, "		30
do do No. 1, Ouest,		30
do do No. 2, "		30
do do No. 3, "		30
Rivière Grande Trinité No. 1, Est,		50
do do No. 2, "		50
do do No. 1, Ouest,		50
do do No. 2, "		50
do Petite Trinité No. 1, Est,		14
do do No. 2, "		14
do do No. 1, Ouest,		14
do do No. 2, "		14
do Calumet No. 1, Est,		25
do do No. 2, Ouest,		25
Location Canton Lafèche,		18
do Rivière Sault au Cochon No. 4, Est,		40
do do No. 3, "		20

Superficie Totale.... 569

Agence de Gaspé.

Location, Baie de Gaspé Sud,		11
do do Nord,		9½
do Sydenham Sud,		17½
do Rivière Saint-Jean No. 1, Sud,		12
do do Nord,		14
do do Dartmouth Sud,		24
do do Nord,		19½
Arrière do do Nord,		32

Superficie totale.... 142½

Agence de Granville.

Location, canton Armand, rang E.,		2½
do canton Armand,		19
do No. 45, rivière Saint-François,		14
do No. 46, do do		16½
do No. 47, do Noir,		38
do canton Parke No. 2,		24

Superficie totale.... 113½

Agence de Bonaventure Ouest.

Location, Ruisseau Tom Ferguon,		16
do Rivière Escuminac,		10
do Canton Nouvelle-Ouest,		9
do Ruisseau Glen,		2
do Rivière André,		6
do Arrière rivière Nouvelle-Ouest,		10
do Ruisseau du Moulin No 2,		12
do Arrière ruisseau du Moulin, N.		10½
do do do Sud,		5
do Canton Carleton, No 2		2
do Canton Ristigouche,		2

Superficie totale.... 88½

Agence Saint-François.

Location, Canton Emberton,		17
do do Chesham No. 1,		19½
do do Chesham No. 2.		26½

Superficie totale.... 63

Condition de la vente.

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix qui sera fixée le jour de la vente.

Ces locations seront adjugées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue.

Les locations une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents, que cela concerne, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHÉ,
Assistant-Commissaire T. C.

N.-B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par ordre en conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.

VARIÉTÉS

Les domestiques :
—Ta maîtresse t'a donné quelque chose pour tes étrennes ?
—Oui. Elle m'a donné congé.

Madame et sa bonne :
—C'est étonnant, Eugénie, vous n'avez rien cassé aujourd'hui !
—C'est une façon à moi de donner des étrennes à madame !

Un mot d'enfant :
—Dis donc, bébé, qu'est-ce que tu veux pour tes étrennes ?
—Un chemin de fer ; mais, tu sais, j'en veux un vrai, un chemin de fer qui déraile !

La mère.—Non, Tommie, je te l'ai dit déjà, tu n'auras pas deux fois de ce pudding du jour de l'An, veux-tu te rendre malade ?
Tommie.—Eh bien, qu'est-ce que ça fait ? J'ai toute l'année pour m'en guérir.

Un gendre à sa belle-mère, d'un ton gouaillieur :
—Que me donnez-vous, cette année, belle-maman ? Une paire de rideaux ? un poêle ? enfin, des étrennes "utiles" !
La belle-mère, avec son plus gracieux sourire :

—Non monsieur : des étrennes agréables, je vais passer trois mois à Nice !

La veille du jour de l'An :
Le caissier d'une importante maison de finance soumet au "patron" la liste des employés, afin qu'en regard de chacun il note le chiffre de la gratification à donner au jour de l'An.
Le patron parcourt la liste, s'arrête tout à coup et biffe un nom :
—Pas besoin de gratification à celui-là. Il vient de perdre sa belle-mère !

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 549.—VERS A COMPLETER
(Romance)

Réponds-moi, mignon, oh ! je t'en... !
Crois-tu qu'il ne soit plus permis d'... ?
Penserais-tu donc que l'homme est... ?
A tous ses serments ?... Cesse de... !

Va, regarde-moi ! Mais plus de...
Sur ce front charmant, que je veux... !
Peut-on dans les pleurs passer sa... !
Tu brise mon cœur !... Cesse de... !

Tu ne réponds rien ? Oh ! mignon...
Mais qu'espères-tu ? me taire... ?
Non, car tu souris, ta bouche m'... !
Je jure qu'aimer ce n'est pas souff... !

Tu presses ma main, et sur ma poi...
Tu veux te reposer et toujours... !
C'est le Paradis, ma mignon...
Quand on peut avoir de telles... !

No 550.—ARITHMETIQUE AMUSANTE

On a quinze oranges et quinze citrons. Comment faut-il disposer ces fruits pour que, en comptant de neuf en neuf et en prenant le neuvième, on laisse les quinze oranges.

SOLUTIONS

No 548.—Le mot est : Bas.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FREE, 1 Park Beautiful Hidden NAME CARDS, Art Albums, White Ring, Cuff Buttons, Watch chain, Dominoes, Checker Board, Chess Board, Fox and Geese Board, Nine Men Morris Board, Games of Fortune, Game of Forfeit, 11 new Parlor Games, 275 Album Verses, 50 new Riddles, Game of Letters, samples of new stationery Envelopes, Photograph, Silk Fringe and Gold Clasp Card, and others, all only 12c. Card samples free. **ALLEN CARD WORKS**, New Haven, Conn.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

6045



Si vous voulez avoir une sauce riche pour le dîner du jour de l'An

FAITES USAGE

DU JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE NOUVEAU

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

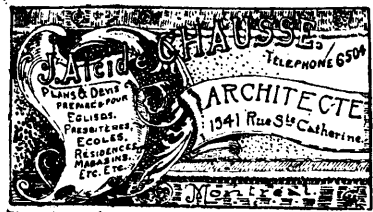
HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse

MONTREAL

* Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.



CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bœureau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an à partir du 1er janvier 1899 : Paris, 14 francs ; Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Dolagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collestortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1131, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'artres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1131, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux
L'Asthme Bronchites Thumes
Enrouements Catharre Etc., etc

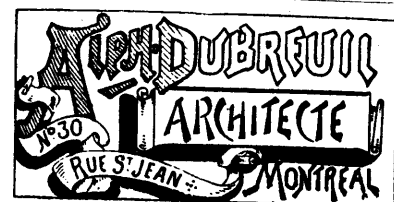
LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 -- rue Lagauchetière, Montréal -- 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
boîte..... 50



SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un bel teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau journal d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jouet est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jouet volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 4 JANVIER 1890

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite).

! — Cette voix, dont je n'ai jamais oublié le timbre, qui m'a tant frappée au chantier de la *Culebra*, et au milieu de cette terrible émeute où je me suis crue perdue, cette voix n'est-elle pas celle de l'ami de l'abbé Rigal ? Et pourtant, c'est impossible !

Cependant, le peloton d'exécution, entraînant le prisonnier à travers la foule compacte des insurgés,

se dirigeait lentement vers les limites du camp, sur la route du vieux Panama. Quelques individus firent mine de se lever pour assister à la fusillade ; mais un geste de Landrin les retint à leur place.

Une fois la zone des sentinelles franchie, la petite troupe accéléra l'allure et bientôt on arriva à un petit bouquet d'arbres qui dressait dans l'ombre vague du crépuscule sa sombre frondaison.

— Halte ! commanda Landrin,

Puis, s'approchant de Joachim, sous prétexte de le conduire lui-même contre l'un des troncs d'arbre destiné à servir de peloton d'exécution, il lui dit à voix basse, tout en marchant :

— J'ai fait enlever les balles des cartouches. Au moment de la détonation, laissez-vous tomber et faites le mort ; quand nous serons partis, vous vous glisserez entre les arbres et vous vous dépêcherez de fuir.

— Merci, dit simplement le prisonnier.

Landrin revint vers ses hommes, les fit placer sur deux rangs, se mit lui-même à trois pas en arrière, tira son grand sabre et, d'une voix de stentor :

— Attention ! cria-t-il.

Les soldats épaulèrent.

— Feu ! commanda l'ex-communard.

Les douze coups partirent ensemble, éveillant dans le silence du soir des échos qui roulèrent, en s'affaiblissant, jusqu'à l'extrémité de la vallée.

Joachim, se conformant aux recommandations qui lui avaient été faites, était tombé comme une masse, la face contre terre.

Landrin remit son sabre au fourreau et, sortant son revolver de sa ceinture :

— Soyons correct, grommela-t-il en ricanant. Il n'y a pas d'exécution sans coup de grâce.

Il marcha droit au supplicé, arma son revolver et l'ajustait lorsque, non loin, sur la route, une galopade de chevaux se fit entendre.

— Les réguliers !... les réguliers ! crièrent les hommes du peloton qui, avec un ensemble remarquable, tournèrent les talons et filèrent à toutes jambes dans la direction du camp.

— Les lâches ! grommela Landrin.

Et, légèrement ému par cet incident, il déchargea au jugé, par deux fois son arme sur Joachim.



L'Américain parcourut la bande imprimée qui se déroulait.— Voir page 68, col. 1.

Un flot de sang rejaillit sur le misérable.

— Fichtre ! dit-il, en s'essuyant le visage du revers de sa manche, touché !... Le compère Giovanni Corda ne se plaindra pas de la besogne.

Et, imitant l'exemple de ses hommes, il s'enfuit vers les hauteurs de Santa-Ana.

XXII—LE NUMÉRO 309,278.

Ce même jour, une foule assez considérable se pressait à Colon, devant les bureaux du correspondant de l'*Eclaireur*, ce journal de Panama, dans les colonnes duquel avait paru l'article qui avait jeté le général Mendès y Tendura dans le parti de la Révolution.

Et cette foule, composée des éléments les plus disparates, gesticulait, criant, vociférant dans toutes les langues, répétant dans tous les idiomes du globe, avec des intonations différentes, un numéro

qui s'étalait en chiffres gigantesques, peints en rouge sur un transparent noir, au-dessus des bureaux de l'*Eclaireur* : 309,278.

Tout à coup, au dessus du brouhaha confus de tout ce monde, un cri retentit, cri de joie et de triomphe ; en même temps, une bousculade se produisit et les flots humains se fendirent sous l'élan d'un individu qui, tête nue, les cheveux au vent, les vêtements en désordre, se frayait un passage à coups de pieds et à coups de poings, hurlant de toutes les forces de ses poumons :

— 309,278 !... 309,278 !

Ceux dont il enfonçait les côtes ou dont il écrasait les pieds, criaient, juraient, l'insultaient, mais sous la première impression de la douleur ou de la colère, ils s'écartaient, ouvrant ainsi malgré eux un passage à l'individu qui, en moins de deux minutes, parti de l'une des extrémités de la place, arriva à la porte du journal, par laquelle il se glissa.

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés qu'un

fenêtre du premier étage s'ouvrit et que le même individu apparut en l'air un papier qu'il tenait à la main ; en même temps, au-dessus de sa tête, se dressa un panneau de papier blanc sur lequel étaient inscrits, en gros caractères noirs, ces mots :

“ Le possesseur du numéro 309,278.”

Ce fut, par toute la foule, un long frémissement ; puis, soudain, comme sortant d'une seule poitrine, mais d'une poitrine formidable, surhumaine, un long cri s'éleva dans les airs pendant que plusieurs milliers de paires de mains applaudissaient à tout rompre.

L'individu salua à plusieurs reprises, en avant, à droite, à gauche, puis rentra dans l'intérieur de la maison et la fenêtre se referma.

— Bravo ! bravo ! hurlait la foule.

Et pendant cinq minutes, ce fut un vacarme épouvantable ; puis, peu à peu, l'enthousiasme baissa pour disparaître tout à fait, et au bout d'une demi-heure, la foule s'étant écoulée peu à peu, la place demeura déserte.

Alors la porte de l'*Eclaireur*, que l'on avait barricadée intérieurement par précaution, s'entr'ouvrit et une tête se glissa timidement par l'entrebaillement.

C'était la tête de M. Pitt, rédacteur en chef du journal.

Après avoir examiné la place et les alentours, le personnage se retourna vers l'intérieur.

—Nous pouvons sortir ; maintenant il n'y a plus rien à craindre.

—Etes-vous bien sûr ? demanda derrière M. Pitt une voix quelque peu tremblante ; c'est que l'enthousiasme de ces gens-là pourrait bien aller jusqu'à s'emparer de mon billet.

—By God ! grommela le journaliste, puisque je vous affirme qu'il n'y a plus personne, et puis je vais vous accompagner jusque-là.

Ce disant, il ouvrit la porte toute grande, franchit le seuil et dit :

—Venez-vous, mon cher Corda ?

L'entrepreneur —car c'était lui— s'avança avec précaution ; puis, voyant que la place était déserte, il reprit son assurance et demanda à M. Pitt :

—Vous tenez absolument à m'accompagner ; vous êtes vraiment trop aimable.

—Que voulez-vous ? je suis ainsi, répliqua l'autre avec un sourire malicieux.

—Soyez donc franc, vous vous défiez de moi.

M. Pitt fit entendre un petit ricanement.

—Entre coquins, murmura-t-il, sait-on jamais ? et puis, il m'importe autant qu'à vous que ce billet reste en votre possession et quand il s'agit d'un million, deux revolvers valent mieux qu'un.

Ils firent quelques pas en silence.

—Vous êtes sûr du télégraphe ? demanda Giovanni Corda, car, vous savez, il se peut qu'on ait encore besoin d'eux là-bas.

Ce qu'ils ont fait nous garantit ce qu'ils sont prêts à faire. Je suis sûr d'eux trois comme de moi-même.

L'Italien fit entendre un petit grognement approbateur et, en même temps, s'arrêta.

—C'est ici, dit-il laconiquement.

L'autre leva la tête et vit, au-dessus d'une porte garnie de barreaux de fer, une plaque de marbre noir avec ces mots, écrits en lettres d'or : "Schmidt, Jackson and Co."

—Bonne chance ! fit-il en tendant la main à l'Italien, qui la serra ; pendant que vous arrangez votre petite affaire, je cours au télégraphe.

Il s'était éloigné déjà de quelques pas ; mais revenant à son compagnon :

—Si nous réfléchissions encore, dit-il, rien ne nous presse, et peut-être, en attendant, trouverions-nous quelque moyen plus propre à assurer la réussite.

L'Italien eut un brusque mouvement d'épaules.

—Mon cher, répliqua-t-il, si rien ne vous presse, vous, il n'en est pas de même pour moi ; je vais avoir demain matin sur les bras une jolie fille qu'il me faudra mettre sans tarder à l'abri de l'autorité paternelle ; or, je ne puis m'embarquer sans biscuits.

Il souligna ces derniers mots d'un petit rire moqueur et, tournant le bouton de cuivre, entra dans le hall d'attente.

—L'honorable M. Schmidt est-il visible ? demanda-t-il à un garçon de bureau qui s'occupait à se confectionner un grog très corsé avec du whisky de déplorable qualité.

—Votre nom, sir ? fit le garçon, furieux de voir son opération interrompue.

—Giovanni Corda ; vous direz qu'il s'agit d'une affaire importante.

Au mot "affaire," qui était le plus sûr mot de passe dans cette maison-là, le garçon s'empressa et revint presque aussitôt.

—M. Schmidt vous attend, prononça-t-il avec déférence.

Giovanni, qui connaissait le chemin du cabinet du banquier, fit signe au garçon qu'il pouvait reprendre la confection de son grog, et gravissant lestement le petit escalier, pénétra chez M. Schmidt.

Il trouva l'associé de l'honorable M. Jackson, le nez plongé dans un énorme tas de paperasses ; le bon M. Schmidt travaillait toujours, même lorsqu'il ne travaillait pas.

—Peut-être, répondit l'Italien d'un ton guilleret

—Encore une avance ? fit-il d'une voix désagréable et sans même daigner se retourner.

M. Schmidt exécuta sur sa chaise une demi-évolution qui le mit face à face avec Giovanni Corda que ses yeux bleus faïence enveloppèrent d'un regard terne.

—Une avance ! répéta-t-il, et sur quoi ? Pas assurément sur le prochain borderau, puisque depuis quinze jours les travaux du canal sont interrompus ; d'un autre côté, vous ne venez pas, je suppose, chercher des fonds pour les insurgés ? cette affaire ne concerne que sir Jackson.

Oui, je sais, fit l'entrepreneur d'un ton miel et vinaigre : le digne M. Jackson consacre tout son zèle à la cause de M. Mendès y Tendura.

Un grognement fut la réponse de l'honnête M. Schmidt ; décidément, il ne portait pas dans son cœur le chef de la maison de Panama que tout en n'étant que son égal, avait su prendre, en réalité, aux yeux du syndicat de New-York, une importance bien supérieure à celle du chef de la maison de Colon.

—L'affaire que je viens vous proposer, dit Giovanni Corda, est si intéressante que, me rappelant les grands services que vous m'avez rendus avec beaucoup plus de bonté que votre associé Jackson, j'ai voulu le traiter avec vous et non avec lui.

—Ah ! murmura laconiquement le bon M. Schmidt, flatté, mais défiant.

Cependant, subitement adouci, il indiqua un siège à l'Italien en disant :

—Contez-moi cela.

—Voilà, dit l'Italien ; il s'agit d'un petit... million.

—D'un million de quoi ? demanda l'Allemand en sursautant sur son fauteuil.

—D'un million de pesetas.

—De l'argent espagnol ?

—De l'argent ou de l'or, cela m'est égal.

—Je ne comprends plus... il ne s'agit donc pas d'un dépôt à nous faire ?

L'entrepreneur sourit.

—Pas précisément, répliqua-t-il, il s'agit de faire le contraire, c'est-à-dire non d'introduire un million dans votre caisse, mais bien d'en extraire cette somme.

Cette réponse congela subitement le bon M. Schmidt ; ses grosses lèvres se pincèrent, ses yeux de faïence reprirent leur fixité terne et il laissa tomber d'une voix glaciale ces mots :

—Expliquez-vous.

—Je passais tout à l'heure sur la place Christophe-Colomb, lorsqu'une foule énorme, qui stationnait devant les bureaux de l'*Eclaireur*, a attiré mon attention ; sur les murs même du journal, un numéro était inscrit en caractères gigantesques ; intrigué, je demandai à l'une des personnes présentes ce qui se passait ; on me dit que c'était le numéro qui gagnait le lot d'un million de la loterie de Madrid... la loterie de Madrid ! mais j'avais pris des billets plusieurs mois auparavant— il faut que je vous dise que j'ai l'habitude de prendre des billets de toutes les loteries— je regardai la liste inscrite sur la première page de mon carnet, je reportai mes yeux sur l'affiche du journal...

—Et ? demanda le banquier anxieux.

—Et je constatai que le numéro 309,278, le troisième de ma liste, était celui qui portait l'affiche.

—Vous avez gagné ? murmura le bon M. Schmidt consterné.

—C'était un coup à tuer un homme ayant moins de sang-froid que moi ; oui, mon cher monsieur Schmidt, j'ai gagné, non pas une misérable somme de quelques mille pesetas, mais le gros lot lui-même, un million !

M. Schmidt demeura quelques instants abasourdi ; il regardait obliquement le visiteur, et il lui prenait des envies folles de lui sauter à la gorge pour s'emparer du précieux billet.

Cette envie était si forte qu'elle se traduisit machinalement par cette question :

—Vous avez là le billet ?

—Oui, mon bon monsieur Schmidt, je l'ai là, répondit Giovanni en se tenant d'ailleurs sur ses gardes.

Et d'un air quelque peu narquois il ajouta :

—Mon premier soin a été d'entrer à l'*Eclaireur* et de m'assurer de l'authenticité de la dépêche en

disant que c'était moi l'heureux possesseur du billet gagnant.

—Ah ! fit simplement l'honnête M. Schmidt, dont les paupières se baissèrent avec un léger battement.

Puis, reprenant possession de lui-même :

—Eh bien qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

—Vous ne comprenez pas ? fit l'Italien en feignant un étonnement extrême.

—Pas du tout.

—Tant pis, prononça Giovanni Corda d'une voix ferme en faisant mine de se lever, il n'avait semblé qu'il y avait là pour vous une jolie petite opération à faire.

Il étendait la main vers son chapeau qu'il avait déposé sur le coin du bureau ; M. Schmidt lui saisit le bras.

—Une belle petite opération, murmura-t-il... pour la banque.

—Non, j'ai dit : pour vous... si vous ne m'aviez pas pris un trop fort escompte, je vous aurais cédé la propriété de mon billet que votre correspondant de Madrid aurait encaissé au siège même de la loterie.

L'Allemand hocha la tête d'un air inquiet.

—Mais à Panama, dit-il, on sait la chose.

—Que sait-on : que c'est le numéro 309,278 qui a gagné le gros lot ?... oui, mais on ignore quel est le propriétaire du billet ; c'est pourquoi j'ai pensé que vous pourriez faire cette opération-là seul.

Et il souligna ce dernier mot.

—Avez-vous pris des renseignements au télégraphe ? demanda M. Schmidt qui doutait encore.

—Oui ; c'est vrai, dans mon trouble, j'ai oublié de vous le dire, répliqua Giovanni ; on m'a fait même voir la dépêche sur le registre.

—Allons ensemble au télégraphe, fit M. Schmidt.

—Allons-y, fit Giovanni.

Le banquier avait son idée ; si certaine que lui parût la nouvelle, il jugeait prudent de se la faire confirmer par l'administration même de la loterie Madrid.

Après avoir examiné minutieusement la dépêche reçue par l'*Eclaireur* relativement au lot d'un million, il remit lui-même, devant Giovanni imperturbable, un télégramme demandant si le no 309,278 était bien le numéro qui avait gagné le gros lot.

Et pour attendre l'arrivée de la réponse, ces messieurs se firent apporter des rafraîchissements dans le bureau même du directeur du télégraphe ; un garçon courut jusqu'à la maison de banque chercher le courrier que M. Schmidt se mit à dépouiller, comme s'il eût été dans son cabinet, pendant que l'entrepreneur parcourait les journaux mis fort obligeamment à sa disposition par le directeur.

Enfin, au bout de plusieurs heures d'attente, au milieu de fréquentes sonneries, l'unique employé cria enfin :

—Espagne—Madrid—Administrateur de la loterie—Billet no 309,278 gagne lot un million—signé : Gonzalès Puerto.

Giovanni se précipita sur la dépêche que lui tendait l'employé, la caressa, la baisa en donnant tous les signes d'une joie folle ; il semblait avoir oublié la présence du bon M. Schmidt, qui fut obligé de lui donner une forte tape sur l'épaule pour le rappeler qu'ils avaient à causer.

Et ils sortirent du bureau, suivis du regard par le directeur du télégraphe qui souriait singulièrement.

A présent, le plus pressé de conclure l'affaire était le banquier : néanmoins il ne laissa pas voir son empressement ; son instinct d'usurier reprenait le dessus.

—Eh bien ! dit-il, quand ils furent dans la rue, je vous félicite mon cher Giovanni, et à votre place je prendrais le prochain paquebot en partance pour l'Europe.

Ce disant, il examinait à la dérobée son compagnon, pour surprendre sur son visage quelque trace de trouble.

L'Italien se contenta de faire une piteuse grimace.

—Puis-je abandonner mes chantiers où j'ai d'énormes intérêts engagés ?

—C'est fâcheux !... c'est fâcheux !... riposta froidement M. Schmidt.

—Evidemment, c'est fâcheux, murmura l'Italien en guignant l'usurier du coin de l'œil... Si je pouvais aller toucher mon argent moi-même, je n'aurais que les frais du voyage au lieu de payer une commission d'au moins vingt-cinq pour cent, comme celle que m'aurait prise l'honorable M. Jackson.

Ce nom de Jackson fut comme un coup de cravache sur les jambes de son jaloux collègue.

—Vraiment, dit-il d'un ton ironique, vous croyez que Jackson se contenterait de vingt-cinq pour cent ?...

—Pour la maison de banque n'est-ce point assez ?... Je ne parle pas de son petit bénéfice personnel...

Ils étaient revenus à la maison de banque ; une fois dans son cabinet, M. Schmidt prit place devant son bureau et Giovanni s'assit à distance.

—Baste ? fit l'Allemand, je n'ai guère envie de faire cette opération ; vos conditions me paraissent peu avantageuses, sans compter qu'il nous faudra au moins deux mois pour l'encaissement de la somme.

—Mais enfin, combien m'offririez-vous ? dit l'Italien en se levant, comme s'il était prêt à s'en aller.

Une légère pâleur envahit le visage de M. Schmidt.

Giovanni se rassit et se mit à jouer négligemment avec la grosse chaîne en or de sa montre.

—Je ne puis disposer en ce moment que de quatre-vingt mille piastres, fit le banquier.

—Ça fait quatre cent mille pesetas ; ce n'est pas la moitié ! s'écria l'entrepreneur... Nous sommes loin de compte... il m'en faut sept cents.

M. Schmidt eut un ricanement.

—Alors, dit-il, il n'y aurait que vingt-cinq pour cent pour la banque et cinquante mille pesetas pour moi...

—C'est une belle somme ! insinua Giovanni avec un sourire.

—Il n'y a rien de fait, dit froidement le banquier.

—Voyons, mon bon monsieur Schmidt, mettons six cent cinquante... cela double votre part.

—Non... quatre cent...
L'entrepreneur se leva.

—J'ai eu tort de venir ici, dit-il.

M. Schmidt eut un léger tremblement des lèvres et des narines ; il voulait aussi attirer à lui le plus de couverture possible.

—Voyons, dit-il, je ne veux pas vous étrangler... ce sera quatre cent cinquante pesetas, c'est-à-dire quatre-vingt-dix mille piastres.

—Nenni, répliqua l'Italien d'une voix ferme ; ce sera la moitié, c'est-à-dire cent mille piastres, ou bien je vais voir l'honorable M. Jackson.

Le nom abhorré de son associé produisit sur M. Schmidt l'effet attendu d'ailleurs, telle qu'elle était proposée, l'affaire était encore excellente : cinquante pour cent de bénéfice dont la moitié tomberait dans sa poche.

Il appela son caissier par le tube acoustique et se fit apporter cent mille piastres en banknotes.

—Comptez, dit-il à Giovanni.

L'Italien feuilleta méticuleusement les papiers et sortit le billet qu'il tendit au banquier.

—Je vais vous faire un reçu motivé.

Il griffonna quelques mots sur une feuille de papier, signa et prenant son chapeau :

—Au revoir, mon bon monsieur Schmidt, dit-il... c'est égal, vous m'avez tenu la dragée haute : M. Jackson n'aurait peut-être pas été si dur.

—Possible, répliqua cyniquement l'Allemand ; mais ce qui est fait, est fait.

Et il accompagna l'Italien jusqu'au seuil de son cabinet.

Quand la porte se fut refermée, M. Schmidt s'en fut s'asseoir, ricanant, dans son vaste fauteuil.

—L'imbécile ! murmura-t-il avec un haussement d'épaules plein de commisération, il va payer ses ouvriers, et la maison de jeu aura bientôt avalé le reste de sa fortune.

Puis, ses idées prenant un autre cours, il songea au dépit qu'allait éprouver le digne M. Jackson, son rival, en apprenant la fructueuse opération que lui, Schmidt, venait de conclure en si peu de temps, et sans l'avoir prévenu.

Vingt-cinq pour cent pour la banque, et vingt-cinq pour cent pour Schmidt ! c'était superbe !

Avec cette somme de cinquante mille piastres, il devenait presque riche, et il se moquait des caprices du syndicat... Il les avait là, sur lui, les cinquante mille piastres, puisque sur le compte de la banque, il en avait porté cent cinquante mille.

Et grimaçant un sourire de financier, qui a joué un bon tour à son associé, il ne put résister, maintenant que l'affaire était faite, au besoin d'avertir le digne M. Jackson qu'il venait de faire gagner une grosse somme à la maison.

Il sortit donc pour envoyer une dépêche à son associé ; mais qu'elle ne fut sa stupéfaction en se heurtant, à la porte, au digne M. Jackson lui-même.

—Et ! fit-il, j'allais au télégraphe, pour vous apprendre...

—Inutile, répondit l'autre d'un ton sec... je viens demeurer à Colon.

—Que se passe-t-il donc ? demanda rageusement M. Schmidt, qui se souciait peu de cette cohabitation.

—Il se passe... qu'on se bat à Panama, et que nos bureaux sont fermés.

—Et la caisse ?

—La caisse... la voici, dit l'Américain en mettant, sous le nez de son associé, une énorme valise... je n'ai eu que le temps d'empiler là-dedans toutes les valeurs et de sauter dans le train.

Les deux banquiers rentrèrent dans l'établissement : M. Jackson était froid, suivant son habitude ; M. Schmidt conservait à grand peine son flegme tudesque ; la langue lui démangeait de conter la grosse affaire qu'il venait de négocier.

Quand ils furent dans le cabinet, M. Schmidt dit à son associé, en lui montrant le billet de loterie :

—Savez-vous ce que c'est que cela ?

—Tiens ! c'est à vous, fit l'Américain avec un léger haut-le-corps de surprise ; je vous en fais mon compliment.

—Comment ! dit M. Schmidt, vous saviez...

—Que c'est le no 309.278 qui gagne le lot de un million de pesetas, assurément oui... répliqua M. Jackson le plus tranquillement du monde... l'*Eclair*eur de Panama a publié cela, ce matin même... mais, je ne vous connaissais pas ce billet...

—Aussi n'était-il pas à moi... c'était à Giovanni Corda.

Au nom de l'entrepreneur, le froid M. Jackson eut un imperceptible tressaillement des paupières.

—Oui, poursuivit négligemment M. Schmidt, Giovanni Corda est venu tout à l'heure pour que je lui escompte ce papier...

M. Jackson ne souffla mot.

—Je l'ai peut-être un peu étranglé, ajouta l'Allemand... vingt-cinq pour cent...

—Ce n'est pas trop... pour la Société, répliqua M. Jackson en appuyant sur ces derniers mots.

—Comment l'entendez-vous ? s'écria M. Schmidt.

—Je serais un imbécile, si je l'entendais autrement que vous-même, riposta sèchement l'Américain.

—J'allais vous télégraphier ce résultat intéressant, murmura l'Allemand un peu décontenancé.

M. Jackson haussa les épaules.

—Moi ! peu importe... c'est le syndicat qu'il eût fallu prévenir... cela lui eut fait plaisir.

—Il en est temps encore.

Ce disant, M. Schmidt rédigeait un télégramme qu'il soumit à son associé, et fut ensuite remis au garçon, pour être porté de suite au télégraphe.

—N'est-ce pas, demanda-t-il, que le bénéfice est considérable.

Le front imperturbable de M. Jackson était légèrement plissé, et ses lèvres se fronçaient dans une moue étrange.

—Assurément, répondit-il après un silence, ce serait comme vous dites, un bénéfice considérable, si...

Il s'interrompit ; la porte brusquement ouverte venait de donner passage au garçon de bureau, tout effaré :

—Qu'avez-vous donc John ? demanda M. Jackson, sans se départir de son sang-froid ; les insurgés sont-ils déjà à Colon, et le télégramme est-il tombé entre leurs mains ?

—Non, monsieur, ce n'est point cela... mais

le bureau est désert, et j'ai trouvé une foule considérable qui se demande ce que cela signifie.

—Sans doute les employés sont de connivence avec les insurgés, murmura M. Schmidt.

—Ou avec d'autres, ajouta M. Jackson, en regardant son associé d'un air bizarre...

—Avec d'autres, répéta l'Allemand, qui devint jaune comme un citron.

—Je ne vous ai pas demandé, fit l'Américain, sans se préoccuper de l'émotion de son associé, si vous vous étiez assuré de l'authenticité du billet gagant.

—Je ne me suis pas contenté de la dépêche publiée par l'*Eclair*eur, affirma M. Schmidt ; j'ai télégraphié moi-même à Manrid, et c'est sur la réponse affirmative que j'ai traité.

L'Américain hochait la tête.

—Quand vous êtes allé au télégraphe, il y a quelques heures, vous n'avez rien remarqué d'anormal.

—Non... rien... absolument rien.

—Très-bien !... allons voir là-bas ce qui se passe...

M. Schmidt se leva et suivit l'Américain en titubant ; l'escompteur se sentait, derrière la nuque, une lourdeur de plomb, en même temps qu'une chaleur subite lui brûlait les joues.

Arrivés devant le bureau télégraphique, ils rencontrèrent une vingtaine de personnes qui causaient avec animation ; sans s'arrêter à demander des renseignements, M. Jackson se fraya un passage et franchit la porte, suivi de M. Schmidt.

En quelques minutes, ils eurent fouillé l'établissement dans tous ses recoins, sans y rencontrer personne, ni même le moindre indice qui pût leur faire supposer les causes de cette inexplicable absence d'employés.

Revenus dans la salle de transmission, ils se regardèrent un moment en silence ; Jackson paraissait légèrement railleur ; Schmidt ne se soutenait qu'avec peine sur ses jambes ; une idée terrifiante venait de lui traverser la cervelle, tout à l'heure, fortement inquiet, il était à présent mordu par un soupçon qui le terrassait.

Mais M. Jackson ne perdait pas la tête ; il s'installa devant l'appareil télégraphique, sous les regards hébétés de son associé.

—Que faites-vous ? balbutia Schmidt.

—Je télégraphie à Madrid.

—Mais puisque je l'ai fait...

—Que vous importe ?... Combien la réponse a-t-elle mis de temps à vous parvenir.

—Je ne sais pas, répondit sourdement Schmidt, qui commençait à être sérieusement malade.

—C'est un détail... nous attendrons, fit M. Jackson.

Et, de son même ton imperturbablement froid, il ajouta :

—Si vous le voulez, Schmidt, pour passer le temps, nous jouerons le bénéfice particulier que vous avez empoché sur cette affaire.

Sans attendre la réponse, il fouilla dans le bureau : dans le premier tiroir qu'il ouvrit, il trouva un jeu de cartes.

—Mille piastres pour commencer, cela vous va-t-il ? murmura-t-il en coupant les cartes.

Complètement médusé, Schmidt répondit par un grognement qui pouvait passer pour affirmatif.

Et, assis l'un en face de l'autre, à côté même des appareils transmetteurs, ils se mirent à cartonner, l'un avec autant de sang-froid que s'il avait été dans une salle de jeu, l'autre, machinalement, sans savoir même ce qu'il faisait.

Après chaque partie, l'imperturbable M. Jackson additionnait.

—Schmidt, disait-il, cela fait deux mille piastres.

Puis, au bout d'un instant :

—Cela fait trois mille.

Et quelques instants après

—Cela fait quatre mille.

Pendant quatre heures ce fut ainsi, avec des alternatives de gains et de pertes pour l'Américain, mais cependant avec un avantage pour lui de vingt mille piastres.

C'était, à peu de chose près, la moitié de la commission prélevée par Schmidt sur l'escompte du billet de loterie.

Comme, pour la cinquantième fois peut-être, Jackson, après avoir battu les cartes, s'appretait à

faire couper le jeu par son partenaire, une sonnerie retentit tout à coup.

Dre... i... i... in ! c'était le timbre avertisseur qui annonçait une communication.

Jackson, jetant les cartes, se précipita à l'appareil ; Schmidt le rejoignit péniblement, les yeux hors la tête, les oreilles bourdonnantes, les jambes molles.

—Eh ! eh ! fit l'Américain, après avoir, d'un coup d'œil, parcouru la bande imprimée qui se déroulait dans l'appareil.

Et, la tenant à son associé :

—Lisez, dit-il laconiquement.

Schmidt eut un éblouissement : le contenu de la dépêche venait de flamboyer devant lui comme s'il eut été tracé avec des caractères de feu.

“ Abusés par la fausse nouvelle.— Loterie pas encore tirée.— Gonzalès Puerto.”

L'effet de cette lecture fut foudroyant : le bon M. Schmidt, dans le sang duquel se faisait, depuis quelques heures, une révolution fiévreuse, ouvrit la bouche pour pousser un cri.

Mais sa gorge demeura muette, un flot de sang lui enlaidit le visage et il tomba comme une masse.

—Apoplexie ! murmura M. Jackson.

Et, jetant un regard singulier sur le bureau désert :

—Joli coup, ma foi, et qui mérite l'impunité pour ceux qui l'ont fait... l'Éclairneur, Giovanni, les télégraphistes, trois complices... décidément c'est un joli coup.

Puis, se baissant vers le corps de son associé, il palpa la re-lingote, sentit sous sa main un boursofflement anormal, entr'ouvrit le vêtement et prit le portefeuille bourré de banknotes.

—Cinquante mille piastres ! grommela en feuilletant d'un doigt impassible les légers papiers... ce bon Schmidt n'avait pas dépassé les bornes... mais c'est le syndicat qui va la trouver raide... cent cinquante mille piastres !...

Ce disant, il fit passer du portefeuille du défunt dans le sien propre la liasse de banknotes et revint, d'un pas allègre, à l'établissement de Front-Street.

Une fois devant le bureau de son associé, il plongea sa tête dans ses mains et demura quelques minutes absorbé dans ses réflexions.

—Non, dit-il enfin, faisons comme si de rien n'était et laissons-leur le temps de fuir... autrement il faudrait rendre les cinquante mille piastres et ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Il saisit une plume, et, lentement, posément, d'une écriture régulière, il traça les lignes suivantes :

“ Un grand malheur pour notre ville: M. Schmidt, l'honorable banquier de la maison Schmidt, Jackson and Co, vient de mourir dans de singulières circonstances : M. Schmidt était l'heureux possesseur du numéro 309,278, gagnant le lot de un million de la loterie de Madrid... l'émotion a été si grande qu'il a été frappé d'une attaque d'apoplexie dans le bureau du télégraphe. C'est une grande perte pour le monde des affaires.— M. Jackson, qui reste seul à la tête de la maison, fait savoir qu'en raison des événements politiques, le taux de l'escompte sera, à partir de demain, élevé de 1/40^o.”

L'Américain plia la feuille de papier, la mit sous enveloppe et la tendant au garçon qu'il avait sommé :

—John, dit-il avec un indescriptible sourire, ceci à l'Éclairneur.

XXIII.—OU JACQUES MIQUET REPREND SON NOM.

Ce n'était point la peur qui avait fait arriver si inopinément à Colon l'honorable M. Jackson.

Un homme si froid ne s'emballait point à propos d'une fausse alerte, et son départ de Panama était absolument justifié par le changement d'attitude du général Mendès y Tendura.

Durant la nuit, au commencement de laquelle Joachim avait été passé par les armes, des délégués des comités panaméens étaient arrivés au camp de Santa-Ana et avaient eu avec le général un long entretien, en conséquence duquel une centaine d'insurgés avaient ouvert de suite un feu meurtrier sur les troupes régulières qui couvraient les hauteurs avoisinantes d'Arribal et de San-Pablo.

Après un échange de balles, qui ne dura pas

tout à fait une demi-heure, les soldats du gouvernement, surpris au milieu de leur sommeil, et, en outre, placés dans une situation désavantageuse, avaient lâché pied et étaient rentrés tumultueusement en ville, où le bruit s'était vite répandu de la prochaine arrivée des insurgés.

Ceux-ci, cependant, ne bougèrent qu'au matin, craignant les coups de surprise dans l'ombre, et les habitants, terrifiés, les virent descendre des hauteurs de Santa-Ana, en assez bon ordre, ce qui augmenta la terreur.

Le gouvernement, cependant, fit son devoir, et à peine les hommes du général Mendès eurent-ils franchi les anciens remparts, qu'ils se heurtèrent aux soldats réguliers qui leur opposaient une vive résistance ; on se battit ainsi, avançant et reculant sans grand avantage, jusque vers midi, moment de la grande chaleur.

Alors, d'un commun accord, on suspendit le combat, avec l'intention de le reprendre dans la soirée, lorsque le soleil tropical aurait cessé de verser sur Panama sa pluie de feu.

C'est de cette sorte de trêve que l'honorable M. Jackson avait profité pour quitter la ville.

Outre qu'en agissant ainsi, en paraissant redouter les troupes du général Mendès, il ne pouvait être accusé d'avoir favorisé l'insurrection en lui fournissant des capitaux, il n'avait pas, non plus, grande confiance dans la manière dont les choses se passeraient si le parti de la Révolution l'emportait.

Parmi les insurgés, le banquier, mieux que tout autre, était à même de le savoir, il y avait des hommes qui ne se fussent aucunement gênés pour mettre au pillage l'établissement “ Schmidt, Jackson and Co ”, et l'autorité du général, lequel était un parfait honnête homme, eût été impuissante à faire respecter le coffre-fort du syndica de New-York, si M. Jackson n'avait eu la prudence d'en mettre à l'abri le précieux contenu.

La nouvelle de l'avantage remporté, la nuit précédente, par les insurgés, s'était répandue comme une traînée de poudre sur tout le parcours du canal, et aussitôt, dans le chantier, les ouvriers surexcités par les hommes de Giovanni Corda, avaient suspendu le travail, réclamant leur paie avec des airs menaçants et il avait bien fallu que les entrepreneurs s'exécutassent.

Au chantier de la Culebra, dans lequel, on s'en souvient, Giovanni Corda avait des intérêts, des scènes terribles s'étaient produites.

Aux réclamations des travailleurs, le caissier n'avait pu répondre qu'en montrant son coffre-fort absolument vide et, passant pour complice de son patron dont il ne pouvait expliquer l'absence, il avait été assommé en même temps que ses deux comptables.

Puis les ouvriers, dont la colère sauvage était déchaînée, avaient démolé le bureau ; ils avaient ensuite pillé les cantines et, ivres de whisky, ils s'étaient dirigés du côté de Panama, hurlant, poussés par une curiosité alcoolique, allant au désordre instinctivement, éprouvant le besoin de commettre de nouveaux excès.

Ce fut à la nuit tombante qu'ils parurent au faubourg de Santa-Ana : tacitement les combattants avaient convenu de prolonger la trêve jusqu'au lendemain et pendant que les sentinelles se promenaient gravement sur la ligne de démarcation, les hommes du général avaient envahi les bars, mangeant et buvant, buvant surtout, plus qu'il n'était nécessaire pour réparer leurs forces.

Quand ils virent arriver cette troupe parmi laquelle se trouvaient plus de quatre cents nègres de la Jamaïque, les insurgés firent la grimace : ce supplément de consommateurs ne leur convenait qu'à moitié.

Landrin qui, avec ses collègues de l'état-major buvait dans un coin, à l'écart, se leva et demanda aux premiers qui se présentèrent, ce qu'ils voulaient.

Intimidés par tout le clinquant, dont était chamarré l'ex-communard, ils répondirent qu'ils voulaient manger et boire.

—Pour manger et boire, s'écria-t-il, il faut être des nôtres.

—Hurra ! s'écrièrent-ils, hurra pour le général Mendès !

—Mais nous n'avons pas d'armes, fit tout bas à

l'oreille de Landrin un autre individu, tout aussi chamarré que lui... Que voulez-vous faire de ces gens-là ?

—Laissez-moi agir, répliqua l'autre.

Et, élevant la voix :

—On va envoyer chercher des armes, et on vous les distribuera demain matin.

Les Jamaïcains, à moitié ivre, firent entendre des murmures.

—En attendant, on va vous donner à boire, continua Landrin.

Les murmures se changèrent aussitôt en grognements satisfaits.

—Mais comme on ne peut vous recevoir ici, on va vous installer en face, dans les magasins à fourrage.

Et aussitôt, il donna des ordres pour que le patron de bar mit à sa disposition une douzaine de petits barrils de whisky, que des insurgés firent rouler jusqu'aux magasins, vaste construction en bois, dans laquelle un millier de personnes eussent tenu à l'aise, et que fermait une porte charretière en bois massif ; aussitôt que cette porte fut ouverte, et que l'on eut placé des lampes, les Jamaïcains y poussent les tonneaux, en se disputant la besogne.

Une fois installés, nos nègres eurent tôt fait de défoncer les tonneaux, et une orgie hideuse commença, au milieu des cris et des danses sauvages.

Les quatre-vingts et quelques ouvriers blancs, appartenant au chantier de la Culebra, ne voulurent pas se risquer dans cette fête d'un agrément contestable, et se dispersèrent.

Quant aux nègres, tout entiers aux plaisirs de l'ivresse et de la danse, ils ne s'aperçurent pas que la porte avait été refermée sur eux, et qu'ils étaient bel et bien prisonniers.

—Les voici bouclés, dit Landrin avec un ricanement sinistre ; à présent, la petite opération est facile.

Assisté d'un de ses collègues de l'état-major, il appliqua contre le magasin une échelle, et monta jusqu'à la toiture, dans laquelle était percée une lucarne, versa par là un bidon de pétrole, et jeta ensuite sur le fourrage ainsi imbibé, une allumette en flammes.

Instantanément une gerbe de flamme s'éleva, presque aussitôt étouffée dans la fumée épaisse qui se dégageait, et Landrin, souriant, comme s'il venait de se rendre coupable d'une simple espièglerie, retourna au bar achever le verre de whisky commencé.

Au bout de quelques minutes, une clameur, d'abord sourde, mais augmentant d'intensité avec une puissance effrayante, horrible, s'éleva dans la nuit, en même temps que des coups furieux ébranlaient la porte.

Mais la porte était solide et résista : d'ailleurs l'abondance de la fumée eut bientôt accompli son œuvre mortelle : au bout d'un quart d'heure, les Jamaïcains, terrassés par l'asphyxie, avait cessé de crier.

On entendait plus que les crépitements du bois qui se tordait, éclatait, avec des bruits de pétards, sous la morsure de l'incendie, tandis qu'un abominable odeur de chair grillée se répandait dans l'atmosphère.

Et Landrin, tout en sirotant son whisky, racontait à son collègue d'état-major, ses souvenirs de la Commune, évoqués par cette scène d'épouvantable sauvagerie.

—Oui, mon cher, fit le misérable en manière de péroraison, si nous avions enfermé les Parisiens comme je viens d'enfermer ces brutes, peut-être bien les Versaillais n'auraient-ils pas pénétré si facilement dans Paris, et le drapeau rouge flotterait sans doute sur l'Hôtel de Ville.

Comme il achevait ces mots, le général Mendès, attiré par la lueur de l'incendie, entra dans la taverne et, apercevant Landrin, marcha vivement vers lui.

—Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix émue, et qui a donné l'ordre de brûler ces magasins ?

—C'est moi qui ai donné l'ordre, mon général, répondit hardiment Landrin, et c'est moi qui l'ai exécuté.

Et, brièvement, il raconta comment les choses s'étaient passées.

—Misérable gronda M. Mendès, dont la main chercha machinalement à sa ceinture la crosse de son revolver.

(A suivre).